

Aux Etats-Unis, une industrie en plein essor

LE MONDE DES LIVRES | 20.11.08 | 11h11

“ **I**l vous faut un nombre d'heures incalculable pour écrire un texte ? Maîtrisez donc la technique et apprenez à le vendre !” C'est ainsi que se présente le "Gotham Writers' Workshop", à New York. Les séminaires, "dirigés par des experts de l'industrie", durent quatre semaines. Et le Gotham Workshop - dont la publicité est bien en vue à chaque étal où se vend le *New York Times* - a remporté ces dernières années un succès époustouflant. Le programme compte plus de 6 000 étudiants par an, ce qui en fait, quantitativement, la plus importante *creative writing school* des Etats-Unis. On y enseigne, comme partout, la fiction, la poésie, mais aussi la "non-fiction", à savoir l'essai ou le genre des Mémoires, aujourd'hui très en vogue.

Ce développement du marché répond bien entendu à une demande croissante. Sur l'ensemble du pays, le nombre total des programmes d'écriture offrant l'équivalent d'un master (MFA ou "Master of Fine Arts"), est passé de 50 à 300 en près de trois décennies. Chaque année, plus de 20 000 candidats se présentent, et seuls quelques-uns accéderont aux écoles les plus prestigieuses, celles qui peuvent "acheter" et faire valoir dans leur rang des écrivains célèbres comme Gary Shteyngart à Columbia, Junot Díaz au MIT, ou encore Ha Jin et Derek Walcott à la Boston University.

Bien souvent, le premier critère de sélection, aux yeux des futurs étudiants, est justement la renommée des anciens élèves. Richard Ford et Michael Chabon, par exemple, font la gloire de UC Irvine, par où ils sont passés avant de gagner tous deux un prix Pulitzer et d'énormes avances. C'est également à UC Irvine que le livre d'Alice Sebold, *Lucky*, sur la mémoire d'un viol, a débuté par un exercice de dix pages. Le livre sera publié un an après l'obtention de son diplôme, et son second roman, *Lovely Bones*, deviendra un immense best-seller.

SECRETS DE LA STRUCTURE

Comment ont-ils donc "appris" à écrire ? Dans chaque "workshop" (atelier), le professeur enseigne à sa manière l'art du rythme, les secrets de la structure, ou les vicissitudes du désir qui habite un personnage. Chaque semaine, les étudiants rédigent un texte qui est lu et critiqué en classe. Le professeur dirige alors la discussion, annote les pages, et suggère des lectures d'oeuvres à dévorer "par intérêt professionnel". Judith Crist, l'un des professeurs les plus redoutés de Columbia, croit fermement en l'utilité de ces ateliers, elle qui compte parmi ses anciens élèves nombre d'écrivains du *New Yorker*. "Au bout de quelques semaines, si l'étudiant a du talent, on commence à reconnaître le grain de sa voix, et rien n'est plus merveilleux que d'observer cette éclosion."

Les enseignants peuvent également mettre en contact leurs meilleurs élèves avec des agents ou des

maisons d'édition. Mais en amont déjà, pour assurer la qualité de leurs recrues, les universités n'acceptent souvent que cinq étudiants par an en fiction, et autant en poésie. Le Iowa Writers' Workshop, le plus réputé du pays, en compte 50 en tout pour 1 300 dossiers reçus. Or, comme dans tous les domaines artistiques aux Etats-Unis, les donations sont vitales pour maintenir ces programmes. Exemple ahurissant : l'auteur de romans historiques James Michener a offert 2 millions de dollars à l'université du Texas, qui propose ainsi à ses étudiants une bourse de 20 000 dollars par an, assortie de 6 000 dollars au titre de bourse professionnelle. Certaines universités, cependant, continuent de faire payer aux étudiants le prix fort, telle Columbia, qui requiert chaque année 50 000 dollars.

Aujourd'hui, face à la concurrence, les universités tentent de se distinguer par spécialités. Setton Hill se concentre sur la fiction populaire, le roman policier, la science-fiction et le "roman d'horreur", tandis que l'université d'Antioch s'intéresse à la *"poursuite de la justice sociale"*. Là comme ailleurs, les étudiants ne sont pas notés, ou reçoivent unilatéralement des "A", car il s'agit non de réprimander ou de juger, mais bien d'encourager un éventuel talent. Le romancier Salar Abdoh, professeur au City College de New York depuis cinq ans, reste néanmoins circonspect. *"Au fond, admet-il, je ne pense pas que l'on puisse faire de quiconque un écrivain. Nous pouvons formuler des suggestions, mais en cinq ans, figurez-vous, je n'ai eu que deux étudiants exceptionnels. Et, franchement, je doute que plus d'un tout petit pourcentage deviendront écrivains... Les autres auront appris à lire, et enseigneront peut-être à leur tour, comme rattrapés par une fatale ironie."*

Lila Azam Zanganeh

Article paru dans l'édition du 21.11.08